

Regards sur le cinéma italien De la mafia aux chicanes de ménage

Mathieu Perreault

Number 210, November–December 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48769ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perreault, M. (2000). Regards sur le cinéma italien : de la mafia aux chicanes de ménage. *Séquences*, (210), 28–29.



24^e Festival des films du monde de Montréal | REGARD SUR LE CINÉMA ITALIEN

De la mafia aux chicanes de ménage

Au FFM, l'Italie abandonne les polémiques politiques et sociales pour embrasser la modernité dans ses détails domestiques. Le couple déchiré. L'enfance malmenée. Les rivalités fraternelles. Le subtil mépris des riches pour les pauvres. Les réalisateurs italiens que le Festival des films du monde a mis en vedette cette année, avec une section dédiée au nouveau cinéma de la Péninsule, n'ont que faire des grands débats politiques entre la gauche et la droite, entre les mafieux et les libéraux anticorruption. Non, ce qui intéresse les Mimmo Calopresti, Gianluca Maria Tavarelli, et autres frères Frazzi, ce sont les passions humaines, la lente évolution des rapports entre un homme et une femme, deux frères, une fillette et le monde adulte.

En somme, la sociologie est morte et fait place à la psychologie, ce qui n'est pas sans causer de grincements de dents au pays du cinéma engagé, des intrigues politiques alambiquées et des archétypes à la Taviani. Francesco Rosi, l'auteur de **Salvatore Giuliano**, à qui le FFM rendait un hommage séparé, déplore à qui veut l'entendre l'avenue intimiste qu'ont empruntée ses jeunes collègues. Pupi Avati, un maître de l'horreur et de la comédie (**Il Testimone dello sposo**), déclarait avec dédain au magazine électronique *Tempi moderni* qu'il s'agit de « raconter ce qui se passe dans son jardin et dans sa banlieue en ruines ».

Même les classes sociales ne font plus l'objet de sociologie. **Preferisco il rumore del mare (I Prefer the Sound of the Sea)**, de Mimmo Calopresti, aborde le problème des migrations des méridionaux vers le nord du pays sous l'angle du mépris d'un père turinois, riche mais malheureux, pour l'ami sicilien de son fils délinquant. Calopresti double même la critique sociale : le père, parvenu mais intègre, doit affronter la vieille bourgeoisie corrompue en la personne de son beau-père, qui veut l'obliger à participer aux illégalités antisindicalistes que commet sa compagnie.

Ces grands drames sociaux ne forment qu'une toile de fond pour Calopresti. Ce qui l'intéresse, ce sont les rapports humains et, surtout, leur imperceptible évolution. Le cinéaste turinois nous

avait déjà fait le coup avec **La Seconda volta**, qui traitait du terrorisme d'extrême-gauche en disséquant le pardon et la rédemption. Calopresti ne dit rien, il suggère ; ses personnages commentent par la suite avec un fatalisme cynique. Quand le jeune Sicilien refuse l'invitation à la promenade de son ami riche, prétextant son travail, le riche explique à sa cousine : « Il est sérieux comme sont les Méridionaux quand ils sont fâchés. » Tout le spleen, toute la révolte muette des ouvriers napolitains des usines Fiat de Turin est résumée dans cette observation. Quand le père parvenu se fait voler sa montre, il n'a besoin que d'un coup d'œil vers l'ami de son fils pour illustrer ses préjugés envers les Méridionaux (en fait, c'est le fils riche qui vole son père).

L'acteur qui joue le père parvenu, Silvio Orlando, excelle dans les personnages de *workaholic* incapable de sentiments, emblématiques d'une certaine petite bourgeoisie du Nord italien. L'an dernier au FFM, dans **Fuori dal mondo (Not of this World)**, il découvrait les vertus de l'empathie. Dans **Preferisco il rumore del mare**, il conclut : « J'ai tout raté, et je ne sais pas pourquoi. »

Lucio Gaudino a aussi abordé les non-dits des drames siciliens. Son **Prime Luci dell'alba (First Light of Dawn)** met en scène deux frères dont les parents ont été assassinés parce qu'ils refusaient de payer le *pizzo*, la taxe de protection mafieuse. Le plus vieux a fui la Sicile depuis longtemps : l'espoir de ses parents qu'il reprenne leur magasin de chaussures était trop dur à porter. Le plus jeune, handicapé, en veut à son grand frère de l'avoir abandonné. Le deuil rend le cadet mystique, presque fou, ce qui fâche l'aîné, qui cultive la rationalité à coups de somnifères. Quand les voisins offrent leurs condoléances à l'aîné, ils regardent autour furtivement et chuchotent, comme s'ils avaient peur que les murs aient des yeux et des oreilles ; cette manie du secret est intolérable pour l'aîné.

Antithèse des peintures déprimantes du Sud qu'esquissent Gaudino et Calopresti, **Il Manoscritto del principe (The Manuscript of the Prince)** s'intéresse aux us et coutumes mys-

An Affair of Love, de Gianluca Maria Tavarelli



24^e Festival des films du monde de Montréal | REGARD SUR LE CINÉMA ITALIEN

térieures de la Sicile. Roberto Ando trace un portrait tout en nuances du prince Giuseppe Tommasi de Lampedusa, l'auteur du *Gattopardo*, un roman mis en images par Luchino Visconti avec Burt Lancaster dans le rôle-titre. La majesté de Lampedusa, l'un des derniers phares de la culture libérale-patricienne de Sicile, est mise en relief par un jeune écrivain qui a l'occasion de lire le manuscrit du *Gattopardo*. Le jeune bourgeois oscille entre la fierté d'être en relations avec un aristocrate si cultivé et l'irritation devant le code social mystérieux et hautain du noble désargenté. Tout en lui proposant des leçons particulières d'anglais, Lampedusa humilie son jeune protégé aux cocktails et lui refuse l'entrée à sa réception de Nouvel An.

Roberto Ando ajoute à l'historiographie filmique sur Lampedusa en soulignant le rôle de sa femme, une psychanalyste campée avec délicatesse par Jeanne Moreau. Il montre le côté sombre des traditions pastorales qui séduisent tellement les Nord-Américains depuis que Peter Mayle a écrit *A Year in Provence*. Le prince de Lampedusa, à un certain moment, dîne seul en lisant et est salué par un voisin commerçant assis à une table voisine. Sans mot dire, le prince se lève et part. Il souffre d'être obligé de se mêler à la plèbe, qui ignore qu'elle ne devrait pas parler à un noble sans qu'il l'ait sonnée.

On le voit, les constats du nouveau cinéma italien — qui a émergé grâce aux subventions de la gauche, au pouvoir depuis 1996 — sont déprimants, voire amers. Ando est simplement nostalgique, Gaudino et Calopresti, plus noirs. Gianluca Maria Tavarelli, un Turinois devenu Romain, se spécialise quant à lui dans le couple insatisfait. *Un Amore (An Affair of Love)* raconte 15 ans d'une liaison amoureuse marquée par la passion, les fuites, les trahisons et les infidélités. *Qui non è il paradiso (Ce n'est pas le paradis)* suit une enquête sur un vol commis par un employé des Postes, un père divorcé qui écume les discothèques et rêve des Antilles tout en dédiant des poèmes à une belle concierge. La conclusion de Tavarelli : l'homme rêve toujours de changer de vie. Encore plus désillusionné, *Il Prezzo (Fatal Run)*, de Rolando

Stefanelli, met en scène un drogué alcoolique qui convainc son ancienne copine de l'accompagner à Amsterdam en lui faisant miroiter une réconciliation. Sentant le mensonge (leur voiture est bourrée de drogue), elle sombre dans l'alcool à son tour.

Seuls *Io amo Andrea (I Love Andrea)*, de Francesco Nuti, et *Guarda il cielo (Watch the Sky)*, de Piergiorgio Gay, offrent une lueur d'espoir. Sur un ton *euro-trash*, Nuti fait tomber en amour un célibataire chronique et une lesbienne tout aussi émancipée. Ils fondent une famille, non pas sur l'amour, puisque leurs sexualités sont incompatibles, mais sur l'amitié. Leur bébé est évidemment conçu par éprouvette. Les trois femmes que filme Gay sont plus conventionnelles : elles tentent de concilier travail et famille. Leurs hommes ne les aident vraiment pas : ils sont au mieux incompetents, au pire phalocrates. Mais comme ces trois héroïnes sont décidées à faire avancer leur cause, on peut classer Gay parmi les optimistes du cinéma italien.

Optimisme aussi de la part des frères Andrea et Antonio Frazzi, dont le *Il cielo cade (The Sky Is Falling)* rappelle *La vita è bella*, de Roberto Benigni, en ce qu'il examine l'Holocauste sous la lorgnette de l'enfance. Les Frazzi racontent la vie de deux fillettes orphelines, hébergées en 1943 dans le manoir florentin de leur oncle juif. Les deux petites héroïnes forment l'épine dorsale de leur film. Cela leur permet d'éviter l'écueil du « personnage plus grand que nature » à la Oskar Schindler, sur lequel sombre *Canone inverso (Making Love)*, un film du fils de l'acteur Ugo Tognazzi. Ricky Tognazzi filme la vie brisée par les nazis de deux violonistes juifs pragoïses. *Canone inverso* est beaucoup trop affecté, un peu comme l'était *La tregua (La Trêve)*, l'adaptation de Francesco Rosi du roman de Primo Levi. Ces temps-ci, Cinecittà peine à approcher la Seconde Guerre mondiale sans utiliser l'innocence de l'enfance.

Mathieu Perreault